



EXPRESSION DES CULTURES NIGÉRIANES DANS *UWAOMA ET LE BEAU MONDE*
D'IFEOMA MABEL ONYEMELUKWE

CHIA NGUWASEN, MARTHA

Department of Foreign Languages

Faculty of Arts

University of Uyo

marthachia@uniuyo.edu.ng

08067845171

Résumé

Cette étude cherche à analyser la pluralité culturelle nigériane telle qu'elle est représentée dans Uwaoma et Le beau monde d'Ifeoma Mabel Onyemelukwe. Elle a pour objet de montrer comment le roman met en scène les dynamiques interethniques, les pratiques socioculturelles et les tensions entre traditions et modernité, tout en déconstruisant les rapports de pouvoir hérités du patriarcat et du colonialisme. L'objectif est double : d'une part, mettre en évidence la richesse et l'hybridité culturelle du Nigéria, et d'autre part, souligner les dérives et pratiques répréhensibles, telles que les insultes ethniques (« nyamiri » pour les Igbo, « ndi ofe nmanu » pour les Yoruba), que l'auteure dénonce avec vigueur. La méthodologie adoptée est le féminisme. Les principaux résultats révèlent que le roman fonctionne comme un espace de négociation identitaire et de critique sociale, où les femmes émergent en tant qu'actrices de la transformation. La recherche recommande une refondation de la société nigériane, fondée sur l'autonomie des femmes et le rejet des pratiques discriminatoires, afin de promouvoir une coexistence harmonieuse et inclusive.

Mots-clés : cultures nigérianes, féminisme, hybridité culturelle, pratiques socioculturelles, patriarcat

Abstract

This study seeks to analyze Nigerian cultural plurality as represented in Uwaoma and The Beautiful World by Ifeoma Mabel Onyemelukwe. It aims to show how the novel portrays interethnic dynamics, sociocultural practices, and the tensions between tradition and modernity, while deconstructing power relations inherited from patriarchy and colonialism. The objective is twofold: on the one hand, to highlight the richness and cultural hybridity of Nigeria, and on the other hand, to emphasise deviant and reprehensible practices, such as ethnic insults ("nyamiri" for the Igbo, "ndi ofe nmanu" for the Yoruba), which the author strongly denounces. The methodology adopted is rooted in a feminist approach. The main findings reveal that the novel serves as a space for identity negotiation and social critique, in which women emerge as agents of transformation. This study recommends a re-foundation of Nigerian society based on women's autonomy and the rejection of discriminatory practices, to promote harmonious and inclusive coexistence.

Keywords: Nigerian cultures, feminism, cultural hybridity, sociocultural practices, patriarchy



Introduction

Le roman *Uwaoma et Le beau monde* d'Ifeoma Onyemelukwe (2003) s'inscrit dans la tradition de la littérature nigériane francophone. L'intrigue s'articule essentiellement autour de l'héroïne éponyme, Uwaoma, qui triomphe en devenant la première femme présidente du pays fictif de Wafibia, tandis que ses amis d'enfance, co-membres d'une association féminine, les Moremites, ainsi que les femmes politiques comme elle, sont élues gouverneures des États du Nord et du Sud-Ouest, respectivement.

Les objectifs de cet article sont de montrer comment le roman met en scène la diversité culturelle du Nigéria, représentée par ce pays fictif nommé Wafibia, et d'examiner les stratégies discursives par lesquelles l'auteure reconfigure les normes sociales et les rapports de pouvoir. Nous nous intéressons à mettre en évidence le rôle des femmes en tant qu'actrices de la transformation sociale, malgré les barrières imposées par les cultures propres à chaque région. Nous nous intéressons aussi à identifier les aspects négatifs ou répréhensibles des pratiques culturelles, tels que les insultes ethniques (« nyamiri » pour les Igbo, « ndi ofe nmanu » pour les Yoruba « ngbati »), que l'auteure dénonce.

L'étude adopte une approche féministe. Les trois personnages féminins représentent trois variantes du féminisme : le féminisme culturel, le féminisme radical, le féminisme postmoderne et le féminisme islamique. Cette combinaison permet de saisir à la fois les dimensions littéraires, sociales, culturelles et politiques du texte.

Il existe plusieurs types de féminisme, mais ce qu'ils ont en commun, c'est l'égalité entre les sexes et l'émancipation de la femme. Cet article emploie quelques perspectives féministes, à savoir : le féminisme culturel, le féminisme radical, le féminisme postmoderne et le féminisme.

D'une part, le roman s'inscrit dans une démarche féministe africaine, distincte du féminisme occidental. L'auteure valorise la résilience des femmes africaines, leur rôle au sein de la famille et de la société, ainsi que leur capacité à transformer les structures oppressives. La sociocritique, ~~d'une part~~, permet de lire le roman comme un miroir des contradictions sociales et culturelles du Nigeria contemporain. Cette approche prend en compte ce roman dans son contexte socio-historique. Dans une perspective postcoloniale, le roman interroge l'héritage du colonialisme et



ses effets persistants. Le choix du français comme langue d'écriture est en soi un geste postcolonial, qui inscrit le Nigeria dans un espace littéraire transnational tout en affirmant une voix africaine.

Uwaoma et Le beau monde (2003) est le premier roman d'Ifeoma Onyemelukwe. A travers ce roman, cette écrivaine nigériane a abordé des thèmes relatifs à la société contemporaine. Il met en scène les dynamiques interethniques, les pratiques socioculturelles et les tensions entre traditions et modernité, tout en déconstruisant les rapports de pouvoir hérités du patriarcat et du colonialisme. La romancière met en évidence la richesse et l'hybridité culturelle du Nigéria, et elle dénonce avec vigueur les dérives et pratiques répréhensibles, telles que les insultes ethniques (« nyamiri » pour les Igbo, « ndi ofe nmanu » pour les Yoruba).

La Méthodologie

Selon Onyemelukwe et Bartholomew, le féminisme a deux sens fondamentaux :

En premier lieu, c'est un courant politique occidental, un mouvement revendicatif pour la reconnaissance ou l'extension des droits de la femme dans la société y inclus l'égalité de l'homme et de la femme sur le plan aussi bien social que politique et économique. Deuxièmement, le féminisme est une idéologie appelant ainsi la lutte des femmes depuis l'existence de l'oppression patriarcale (6).

Pour ces auteurs, le féminisme est un mouvement de revendication sociale qui vise l'égalité entre l'homme et la femme. Karen Offen, de sa part, tente de faire ressortir l'importance de ce mouvement. Feminism opposes women's subordination to men in the family and society, along with men's claims to define what is best for women without consulting them. It thereby offers a frontal challenge to patriarchal thought, social organisation, and control mechanisms. It seeks to destroy the masculinist hierarchy but not sexual dualism. Feminism is necessarily pro-woman. However, it does not follow that it must be anti-man; indeed, in time past, some of the most important advocates of women's cause have been men (151).

Nous nous appuyons sur ces définitions, qui soulignent l'importance de la femme dans la société, pour notre analyse. Cet article emploie quelques perspectives féministes, à savoir : le féminisme radical, le féminisme postmoderne et le féminisme islamique.



Le féminisme radical

Le féminisme radical considère que les hommes infligent aux femmes des violences physiques et sexuelles et identifie le patriarcat comme le principal, en ce sens qu'il est garant de la suprématie masculine et de la subordination des femmes, au travail comme à la maison. Pour les féministes radicales, l'inégalité est institutionnalisée et profondément enracinée dans les structures sociales. Comme l'écrit Shulamith Firestone dans *The Dialectic of Sex* : « la famille biologique est la source de toutes les oppressions modernes » (8), ce qui illustre la conviction selon laquelle le patriarcat structure l'ensemble de la société. Dans le prolongement de cette critique, le féminisme culturel met en avant la valorisation des différences sexuelles, la reconnaissance des valeurs féminines telles que le soin et la créativité, ainsi que la construction d'une culture littéraire et artistique propre aux femmes. Il cherche à déconstruire les représentations patriarcales dominantes et à promouvoir la solidarité et la réappropriation du corps et du langage comme moyens d'émancipation.

Le féminisme postmoderne

Le féminisme moderne est né grâce aux travaux de Michel Foucault, Simone de Beauvoir, Jacques Derrida et Jacques Lacan. Toutefois, trois écrivaines ont joué un rôle déterminant dans l'élaboration de la philosophie : Hélène Cixous, Luce Irigaray et Julia Kristeva. Dans son œuvre *Le Rire de la Méduse*, Hélène Cixous encourage les femmes à s'exprimer librement par la littérature. Elle les exhorte à se réapproprier leurs corps, leurs désirs et leurs identités par l'écriture (The Essential 319–324).

Le féminisme postmoderne se caractérise par trois points majeurs : la déconstruction des catégories fixes de l'identité féminine, la critique des structures de pouvoir et de discours et la valorisation de la pluralité des voix féminines à travers l'écriture et la réappropriation du corps.

Le féminisme islamique

Le terme « féminisme islamique » a émergé dans les années 1990 comme une forme de féminisme centrée sur le rôle des femmes dans l'islam. Ce courant préconise les droits des femmes, l'égalité des sexes et la justice sociale en s'appuyant sur l'islam. Les féministes



islamiques insistent sur le fait que l'oppression des femmes ne découle pas de l'islam lui-même, mais des interprétations patriarcales des textes sacrés. Comme l'affirme Amina Wadud : "The Qur'an, when read as a whole, does not privilege men over women" (23), ce qui illustre la volonté de réinterpréter les sources religieuses afin de rétablir leur dimension égalitaire. Le féminisme islamique met ainsi en avant l'autonomie des femmes, à travers leur accès à l'éducation, leur participation politique et leur reconnaissance dans la sphère publique. Il proclame que la justice divine doit servir de fondement à l'émancipation féminine et à la transformation sociale.

Résumé du roman

Le roman raconte l'histoire d'Uwaoma, une jeune femme nigériane issue d'un milieu modeste, qui aspire à intégrer le « beau monde » de la société urbaine et moderne. Au fil de son parcours, elle fait face aux discriminations ethniques, aux attentes patriarcales et aux contradictions entre ses valeurs personnelles et les normes sociales dominantes. Uwaoma navigue entre ses racines culturelles traditionnelles et l'élite urbaine qui valorise le paraître et le pouvoir. Son cheminement est une quête d'identité et d'autonomie, où elle affirme sa dignité face aux préjugés et aux obstacles. Le roman met aussi en lumière les tensions interethniques et les rapports de genre, tout en valorisant la force et la résilience des femmes africaines.

La pluralité culturelle

La culture est la façon dont une communauté donnée se comporte et s'exprime. Elle varie d'une communauté à l'autre. La culture permet aux hommes d'ordonner leur vie. C'est le système de pensées, de philosophies, de croyances, de langues et d'arts. L'identité culturelle d'une communauté humaine repose sur son patrimoine culturel, en ce qu'il a de spécifique et d'original. C'est ce qui la distingue des autres communautés ; c'est par quoi ses membres se reconnaissent les uns les autres. Ce qui fonde l'identité culturelle d'un individu, c'est son appartenance à une famille, à une communauté ayant une histoire et une culture propres. C'est aussi garder présent en mémoire les traits distinctifs de la culture de son milieu ; mieux, c'est vivre selon cette culture. Les signes extérieurs de cette culture peuvent être les marques que l'on porte sur le corps, en particulier sur le visage. Sur le plan sociologique, une société est un groupe de personnes liées les unes aux autres par des relations continues et ininterrompues. C'est aussi un groupe de personnes partageant les mêmes idées, largement régi par leurs propres normes et valeurs. La



société humaine, observe-t-on, se caractérise par les modèles de relations entre des individus qui partagent des cultures, des traditions, des croyances et des valeurs, entre autres. L'approche sociologique nous fait comprendre que, la littérature reflète en effet la société, ses bonnes valeurs et ses maux.

Dans *Uwaoma et Le beau monde* d'Ifeoma Mabel Onyemelukwe, les cultures nigérianes se manifestent à travers les traditions, les valeurs communautaires et les luttes politiques des femmes. Dans ce roman, deux visions du monde et de la culture se côtoient : la culture occidentale et la culture africaine. Dans le roman, un conflit culturel se joue à travers la confrontation entre les systèmes traditionnels et modernes.

Le roman illustre cette problématique en montrant comment les pratiques sociales, les associations féminines et les effets de la colonisation sur les cultures et les sociétés reflètent la réalité du Nigeria contemporain. À travers la mise en scène des solidarités féminines et des tensions interethniques, l'œuvre souligne la manière dont les héritages coloniaux se combinent aux traditions locales pour produire des formes hybrides de sociabilité et de pouvoir.

Originaire d'Awka, dans l'État d'Anambra, l'auteure s'inspire fortement de la culture igbo. Cet ancrage culturel confère au récit une authenticité particulière, tout en permettant une réflexion critique sur la manière dont les traditions locales dialoguent avec les contraintes historiques et les influences extérieures. L'œuvre se situe ainsi à l'intersection de la mémoire coloniale et de la quête d'une identité nationale inclusive, en mettant en lumière les tensions entre domination héritée et résistance culturelle.

Les personnages féminins, à commencer par Uwaoma, incarnent des valeurs traditionnelles telles que la solidarité, l'importance de la famille et le rôle des associations féminines dans la vie sociale. Les Moremites, association fictive, sont évoquées comme symbole de la résistance et de la solidarité féminine. Elle renvoie à la figure historique de Moremi Ajasoro, héroïne yoruba qui s'est sacrifiée pour libérer son peuple. Dans le roman, cette référence n'est pas seulement culturelle : elle incarne la capacité des femmes à s'unir, à défendre leur dignité et à transformer la société.

Le roman met en scène une pluralité culturelle reflétant la mosaïque nigériane. La comparaison implicite entre les valeurs igbo, celles du Nord et celles du Sud-Ouest yoruba structure la



compréhension de l'unité et de la diversité du pays fictif Wafibia. Parmi les problèmes dominants soulevés dans le roman figurent : le ressentiment envers la fille, la préférence pour l'enfant mâle, l'absence de droit d'héritage, la polygamie, le mariage des enfants, la stérilité, les rites de veuvage et le lévirat. Certains de ces problèmes, tels que présentés par l'auteur, traversent le nord et l'Est du pays fictif appelé Wafibia. L'éducation et la modernité occupent également une place centrale : l'instruction et l'émancipation sont perçues comme des leviers de progrès, tout en demeurant enracinées dans la culture. Uwaoma explique ainsi à Miss Field : « Nos coutumes à nous, nos traditions, se distinguent fortement des leurs... Chez nous, surtout chez moi, on ne donne pas les noms aux nouveaux-nés n'importe comment. Les noms igbo, par exemple, portent en germe des signifiés remarquables » (Uwaoma, 86).

Le respect des traditions est également affirmé dans un échange entre Nwokedi et Chibuzo, où les hommes du village rappellent : « Il ne faut jamais déshonorer nos coutumes ancestrales. Rappelle-toi ! Nous sommes noirs... Nous sommes africains. Il faut respecter les traditions de chez nous coûte que coûte. Ces coutumes qui datent d'Adam » (Uwaoma, 40).

Dans le Nord, marqué par l'influence islamique et par une structure hiérarchique dominée par l'autorité masculine, les valeurs de discipline et de respect sont mises en avant. La religion musulmane impose de nombreuses règles vestimentaires aux femmes, limitant leur liberté d'expression corporelle. Si la participation politique des femmes y demeure restreinte dans la réalité, le roman propose une vision transformatrice en imaginant des gouverneuses, en contraste avec la marginalisation habituelle des femmes dans la sphère publique.

Dans le Sud-Ouest yoruba, la culture se distingue par son pluralisme et son cosmopolitisme. L'élection d'une femme gouverneure dans cette région reflète cette ouverture. Les Yoruba valorisent également les associations et guildes, qui jouent un rôle social et religieux, mais aussi artistique et culturel. La tradition yoruba a, par ailleurs, connu des figures féminines historiques influentes, comme Moremi Ajasoro, ce qui rend crédible la représentation de femmes au pouvoir dans le roman.

Ainsi, *Uwaoma et le beau monde* devient une allégorie des cultures nigérianes. Il met en lumière la diversité des valeurs locales tout en imaginant une société où les femmes transcendent les barrières régionales et religieuses pour occuper des postes de pouvoir. L'œuvre se présente



comme une utopie politique et culturelle, où l'unité nationale se construit à travers la richesse des différences.

Ces traditions et la culture empêchent souvent les femmes de jouer un rôle actif au sein de la société. Sans doute, la religion a beaucoup modifié le statut de la femme au Nord. Selon Martha Chia, le Coran stipule que la femme doit être soumise à l'homme. La religion de l'Islam semble avoir beaucoup de la prééminence aux hommes (158). Ces pratiques contradictoires des hommes dans *Uwaoma et le beau monde est depourvu* de respect de tout genre envers la femme. L'auteur ne condamne pas l'islam en tant que tel, mais son interprétation radicale au profit des hommes.

La lutte de la femme pour la liberté dans les deux romans représente en réalité une difficulté à concilier la tradition africaine et la modernité. Nous avons constaté que, dans la plupart des cas, les femmes se sentent limitées par des traditions qui datent de plusieurs siècles et ne répondent plus aux besoins de la femme moderne.

Dynamiques interethniques

En général, les dynamiques interethniques au Nigeria entre les Igbo, les Hausa et les Yoruba sont marquées par une histoire de coopération économique, de rivalités politiques et parfois de conflits violents, mais aussi par des efforts constants de coexistence et de négociation sociale. *Uwaoma et le beau monde* reflètent les dynamiques interethniques nigérianes en les transposant dans une quête individuelle et collective : comment construire un « beau monde » malgré les fractures ethniques.

Les tensions se manifestent notamment dans les échanges langagiers entre des personnages appartenant à des groupes différents. Un épisode significatif illustre cette dimension : un préfet, ayant arrêté trois femmes politiciennes, alterne entre l'anglais et l'igbo dans son discours. Uwaoma l'interpelle alors :

D'où vient cette pratique conservatrice ? Le mélange des codes ou l'échange de codes au beau milieu d'un discours destiné à un public multilingue n'est pas prévu chez nous. » Le préfet rétorque : « Faites bien attention, Madame ; l'ancien ministre, je ne suis pas *Ngbati ngbati*... Uwaoma poursuit : « Et pourquoi l'emploi de ce terme "*Ngbati ngbati*" ? Le



préfet ajoute : « *Ngbati ngbati, Nyamiri*. Tous ces mots dépourvus de dignité de l'homme, d'honneur d'un groupe ethnique ; il faut éviter de s'en servir » (Uwaoma, 66).

Cette citation met en lumière la charge symbolique des insultes ethniques qui affectent profondément l'estime de soi et renforcent les clivages sociaux. Dans une perspective littéraire, ces mots péjoratifs servent d'outils narratifs : ils mettent en lumière les stéréotypes qui alimentent la méfiance interethnique, tout en soulignant la nécessité de les dépasser. L'auteure propose ainsi une critique implicite des pratiques discriminatoires et recommande une tolérance linguistique et langagière.

Le « beau monde » rêvé par Uwaoma apparaît dès lors comme une utopie politique et culturelle, un espace idéal où les différences ethniques cessent d'être source de conflits pour devenir des vecteurs de complémentarité. Cette vision s'inscrit dans une réflexion plus large sur la construction d'une société nigériane inclusive, où la diversité culturelle et linguistique constitue le socle de l'unité nationale.

Institutionnalisation de l'inégalité

Dans *Uwaoma et le beau monde* d'Ifeoma Onyemelukwe, la trajectoire de la protagoniste illustre plusieurs aspects du féminisme radical. Uwaoma est confrontée à un environnement patriarcal où les hommes exercent une domination au sein de la famille, de la société et des institutions. Mais la protagoniste a toujours espoir que les choses vont changer par l'intervention des femmes : « il faut continuer à lutter. Les femmes... les femmes... oui, surtout les femmes... elles vont bientôt changer tout cela » (Uwaoma 26).

Le roman illustre également la critique de l'institutionnalisation de l'inégalité :

« Envoyer nos filles à l'école des blancs, c'est les gâter, avaient dit les vieux. À la tête de ces patriarches conservateurs des coutumes ancestrales était Ide... L'École des garçons, ça va. Mais l'École des filles, jamais s'abstint-il. Vous savez bien vous tous que j'ai plus de vingt filles. Dix parmi elles sont déjà mariées et aucune n'a fréquenté aucune église. La fille, ce qu'il faut, c'est tout simplement la beauté du corps » (Uwaoma 38).



Les attentes sociales et familiales imposées aux femmes (mariage arrangé, soumission aux décisions masculines) reflètent la thèse radicale selon laquelle l'inégalité est enracinée dans les structures sociales. Les personnages masculins, souvent des agents de domination, mettent en évidence une critique radicale de la suprématie masculine, tandis que les personnages féminins secondaires révèlent la diversité des réactions face à l'oppression, allant de la soumission à la solidarité.

Ainsi, le roman illustre les points forts du féminisme radical : la dénonciation du patriarcat, la mise en lumière des violences masculines, la critique des structures sociales qui institutionnalisent l'inégalité, la valorisation de la résistance féminine et de la solidarité comme outil d'émancipation.

Remarquons que les problèmes de l'oppression et de la subordination des femmes sont devenus la préoccupation majeure des écrivains, en particulier des femmes. Bien que le féminisme africain soutienne le rôle complémentaire entre la femme et l'homme. Selon Diedre Badejo:

African feminism recognises the inherent multiple roles of women and men in reproduction and the distribution of wealth, power and responsibility for sustaining human life... Mutual female independence, complementary and self-reliant roles contextualise the content and dominate the discussion of our victories and challenges (94).

Le féminisme lutte contre les mœurs préétablies et les besoins réels de la femme africaine contemporaine. Pour lutter contre ces pratiques discriminatoires, la femme africaine doit désormais assumer son idéal féministe et sortir de sa réserve.

Veuvage et lévirat

Le féminisme radical dénonce des pratiques telles que l'oppression systémique. Dans *Uwaoma et le beau monde*, on retrouve des allusions aux pratiques comme le lévirat et les rites de veuvage dans les passages où les femmes sont contraintes par les traditions à accepter des rôles imposés après la mort de leur mari : « Un beau-frère ne peut même pas patienter qu'on achève le deuil, il s'est déjà emparé de la maison... bref, de toutes les possessions de feu de mon mari. Les mœurs ont bien changé. On ne laisse plus achever le deuil avant d'entretenir des relations avec une



veuve » (Uwaoma 119). Ces pratiques apparaissent dans le roman à travers les récits des communautés où les femmes, veuves ou jeunes filles, sont privées de choix personnels et assignées à des obligations sociales qui perpétuent la domination masculine.

Du point de vue du féminisme radical, ces pratiques sont dénoncées comme des formes d'oppression systémique. Elles montrent comment le patriarcat institutionnalise la domination masculine en contrôlant la sexualité, la reproduction et la vie sociale des femmes. Le roman illustre cela dans les passages où les veuves sont contraintes de se soumettre aux rites ou d'être « héritées » par un parent du défunt, ce qui leur est imposé de manière contraignante et leur nie leur autonomie.

Du point de vue du féminisme culturel, ces pratiques sont critiquées pour leur dévalorisation des qualités féminines. Elles empêchent les femmes de mettre en avant leur créativité, leur solidarité et leur rôle actif au sein de la société. Au lieu de reconnaître la valeur des femmes en tant que piliers de la cohésion sociale, elles les enferment dans des rôles subordonnés et humiliants. Le roman met en évidence cette tension en montrant que ces traditions brisent la transmission intergénérationnelle et la culture féminine autonome.

Vision égalitaire

Uwaoma et le beau monde, mettent en évidence les attentes sociales et familiales imposées aux femmes, ce qui reflète la nécessité, soulignée par les féministes islamiques, de relire les traditions pour en dégager une vision égalitaire : « Dans les communautés au Nord, ces communautés foncièrement musulmanes, les femmes mariées étaient enfermées. Leurs filles devenaient leurs marchandes ambulantes » (Uwaoma, 49). Cette condition les empêche de fréquenter l'école.

Le personnage de Hijia apporte une nuance importante à cette critique. Contrairement à Uwaoma, Hijia bénéficie du soutien de son mari, ce qui montre qu'il est possible de dépasser les interprétations patriarcales et de construire un rapport conjugal fondé sur l'équité. Ce soutien illustre trois aspects majeurs du féminisme islamique : la justice divine comme fondement de l'égalité, la valorisation de l'autonomie féminine grâce à l'appui conjugal, et la possibilité de relire les traditions pour promouvoir une vision plus juste des rapports de genre. Hijia incarne



ainsi une ouverture à la transformation sociale, où hommes et femmes coopèrent pour bâtir un « beau monde » inclusif.

Ainsi, le roman illustre les points forts du féminisme islamique : la dénonciation des interprétations patriarcales, la réinterprétation des sources pour rétablir l'égalité, la valorisation de l'éducation et de l'autonomie des femmes, ainsi que la solidarité et la reconnaissance dans la sphère publique. En proclamant que la justice divine doit servir de fondement à l'émancipation féminine, *Uwaoma et le beau monde* rejoint la perspective du féminisme islamique, tout en montrant, à travers Hijia et son mari, que la coopération entre les sexes peut être un levier essentiel de transformation sociale.

Mariages précoces

La situation n'est pas différente chez les Hausa, où les mariages précoces témoignent d'une conception patriarcale des rapports de genre. L'exemple de Saratu est révélateur : « Aujourd'hui, Samira n'était pas en classe, dit-elle. Hier, c'était Saratu. Elle est partie chez son mari... on avait conclu son mariage. Elle n'a que dix ans » (*Uwaoma*, 49). Ce passage met en lumière la privation du droit à l'éducation et l'assignation des jeunes filles à un rôle conjugal prématuré. A dix ans, Saratu n'est qu'une poussin. Leurs parents les forcent à épouser tel ou tel El Hadji. Ce faisant, les filles sont privées d'éducation et mariées précocement, ce qui traduit un mépris pour leur potentiel et leur avenir.

En résumé, dans le roman, le ressentiment envers les filles se manifeste par les mariages précoces et la privation d'éducation. *Uwaoma* fait face à des attentes sociales restrictives liées à son genre, notamment à travers les pressions familiales et sociales pour se conformer à des rôles traditionnels. L'un des personnages explique comment former une fille :

Concernant la fille ; il lui faut la beauté du corps et ... et surtout du comportement, cette parure interne pour qu'elle se marie au bon moment. Aucune de mes filles n'a dépassé l'âge de quatorze ans avant d'être mariée. Vous voyez ; il faut conseiller à nos femmes de former parfaitement nos filles ... Elles se vendraient comme des petits pains nos jolies filles (*Uwaoma* 40).



Cette citation montre que les femmes sont comparables aux objets mis aux enchères. Cette phrase reflète la domination patriarcale et les obstacles à l'émancipation féminine. Aussi : « chez nous, la femme n'occupe pas de position importante. Il suffit que la femme reste au foyer. On ne lui donne pas l'occasion de participer à la prise de décision » (*Uwaoma* 45). Le roman illustre aussi la manière dont ces normes sont intériorisées et reproduites. Chez les Igbo, on considère les femmes comme un symbole de faiblesse. Mais l'un des personnages, Nnebuife, a une opinion contraire d'où il affirme :

L'éducation est la clé qui nous ouvre la porte du progrès. Et il faut penser à donner cette formation occidentale à tous nos enfants, donner à chaque enfant l'occasion de trouver la possibilité d'atteindre l'épanouissement physique, mental ; moral et psychologique. Donner à nos enfants l'occasion de se développer et réaliser leurs destinées peu importe le sexe (*Uwaoma* 39).

Le raisonnement de ce personnage s'apparente à celui d'un véritable féministe. Il prône l'égalité entre les sexes, estimant que l'avenir appartient aussi bien aux hommes qu'aux femmes.

Absence de droit d'héritage

Le fait que les filles soient privées de l'héritage montre comment le patriarcat institutionnalise la domination masculine en contrôlant la transmission des biens et en marginalisant les femmes dans la sphère économique. Dans la culture igbo, la valorisation des enfants mâles constitue un élément structurant des rapports sociaux. Cette préférence est explicitement formulée lors d'une querelle entre Ide et Chibuzo : « Tu as une seule femme et ta femme ne t'a pas donné même une gosse... sache bien que sans un enfant mâle, sans un fils, tu n'es rien, tu es fini » (*Uwaoma*, 41). Cette citation illustre la centralité du fils dans la reproduction symbolique et sociale, et la marginalisation des filles dans l'échelle des valeurs.

Dans le roman, cette pratique illustre la manière dont les structures sociales privent les filles de pouvoir et de reconnaissance, les réduisant à des dépendantes :

Même si tu as un millier de filles. La fille ne vaut rien. Elle n'hérite rien. Alors, un proche parent s'empare de tous tes biens- ta maison, ta femme (ta veuve), ainsi de suite.



Voilà la tradition de nos ancêtres. Et nous n'agissons jamais autrement... Chez nous l'enfant mâle est préféré, tout le monde le sait. Ici, à Obodoenwe et partout ailleurs dans notre voisinage, on attache beaucoup de valeur à l'enfant mâle. Pourquoi ? Parce que c'est lui qui va prendre le siège de son père. C'est lui un héritier (Uwaoma 42).

L'enfant, c'est le don de Dieu. D'ailleurs, un enfant vaut un autre, qu'il soit mâle ou femelle. Le médecin Chibuzo se met à leur expliquer biologiquement : « Sachez aussi que, biologiquement, il a été établi que le mari est responsable de la sexualité de son enfant, en ce sens que c'est l'homme qui porte deux chromosomes X et Y, alors que la femme ne porte que XL 'Y est le chromosome mâle' » (Uwaoma 42). Donc ce n'est pas la faute de la femme si elle n'arrive pas à donner naissance à un bébé mâle. L'auteur, par cette explication, dénonce la discrimination sociale à l'égard de l'enfant-fille.

Polygamie

Dans *Uwaoma et le beau monde*, la polygamie apparaît comme une pratique sociale qui structure la vie des femmes et met en lumière les tensions entre les traditions et les aspirations féminines. Le roman montre que, dans certains foyers, les femmes sont contraintes de partager leur mari, ce qui entraîne des rivalités, des souffrances et une perte d'autonomie. Ide l'un des personnages surnomme Champion de la polygamie nous parle : « Écoutez-moi tous avant que vous ne commettiez une grande bêtise. J'ai neuf femmes et beaucoup d'enfants (on ne compte pas les enfants chez nous). Mais vous savez bien, vous tous, que j'ai plus de vingt filles » (Uwaoma 39). Le narrateur nous fait comprendre que : « ce vieux cochon aimait seulement dormir avec les filles, même celles à l'âge de ses propres filles, mais non les faire développer » (Uwaoma 39).

Cette caractérisation souligne une conception instrumentale de la femme, réduite à un objet de plaisir ou à une simple productrice de filles destinées à être marchandées. Ce contraste met en évidence la persistance d'une hiérarchie sociale où la femme est reléguée au second rang, tandis que l'homme se considère supérieur. Un autre exemple, c'est le chef Okudike surnommé « maître des polygames » (Uwaoma 143), qui a sept femmes.

Ces représentations littéraires s'inscrivent dans une critique plus large des structures patriarcales africaines. Les relations entre hommes et femmes demeurent largement déterminées par les



traditions et les cultures propres à chaque communauté. Le roman met en évidence cette tension entre la reproduction des normes sociales et la possibilité de transformation.

Ainsi, *Uwaoma et le beau monde* ne se limite pas à décrire des pratiques discriminatoires ; il les expose comme des obstacles à surmonter pour construire une société plus équitable. L'œuvre invite à réfléchir à la nécessité de redéfinir les rapports de genre, en dépassant les logiques de domination masculine et en valorisant l'égalité comme fondement d'un « beau monde » véritablement inclusif.

Déconstruction des catégories fixes

Dans *Uwaoma et le beau monde*, ces principes se traduisent concrètement par la trajectoire de la protagoniste. Dans le roman, Uwaoma et ses amies subissent des humiliations parce qu'elles aspirent à des postes politiques, ce qui met en évidence la critique postmoderne des discours patriarcaux qui enferment les femmes dans des rôles figés : « La femme se déclare présidente du pays... Treason ; Treason ; Dites-moi, femmes, comment est-ce que vous comptez déloger les hommes au pouvoir ? » (Uwaoma 62). Ici, il s'agit d'une contradiction entre la culture moderne et la culture traditionnelle. Pourquoi niez aux femmes l'opportunité d'occuper des postes politiques ? Cette attitude du préfet, qui a mis les trois femmes aux arrêts, montre comment les normes sociales et familiales imposées aux femmes constituent des défis insurmontables.

La détermination d'Uwaoma et de ses amies remet en cause cette vision du récit et rejoint l'idée selon laquelle l'identité féminine n'est pas fixe, mais construite par la société. La quête d'éducation et d'indépendance d'Uwaoma montre comment les femmes reprennent le contrôle de leur corps et de leur parole, en lien avec l'appel de Cixous à s'exprimer librement dans *Le Rire de la Méduse*.

La lutte des trois femmes (Uwaoma, Ronke et Hajia) met en lumière la pluralité des voix féminines à travers la solidarité et les soutiens que Ronke et Hajia apportent à Uwaoma. Cela reflète la valorisation postmoderne de la diversité des expériences et des subjectivités féminines.

Ainsi, le roman illustre les points forts du féminisme postmoderne : la déconstruction des catégories fixes de l'identité féminine, la critique des structures de pouvoir et des discours



patriarcaux, et la valorisation de la pluralité des voix féminines par l'écriture, la solidarité et la réappropriation du corps.

Le personnage principal cherche à concilier tradition et modernité, oscillant entre ses racines culturelles et son désir d'intégrer le « beau monde ». Cette quête d'identité est au cœur du roman, soulignant le dilemme de nombreux jeunes Africains confrontés à des héritages culturels multiples qui les empêchent de rayonner. À mon avis, Uwaoma fait partie des femmes inlassablement déterminées à réussir malgré la domination masculine. D'ailleurs, le roman valorise la force des femmes dans la transformation sociale. Uwaoma devient la première femme présidente du pays fictif de Wafibia. Par l'entremise d'Uwaoma, l'auteure met en relief son aspiration à voir les femmes nigérianes accéder à des postes de pouvoir. Uwaoma, grâce à son parcours scolaire, a accumulé de nombreuses expériences et s'est émancipée. Les femmes devaient créer des conditions favorables pour elles-mêmes face à l'oppression patriarcale. Le point de vue de l'auteure est d'affronter des problèmes de société tels que l'injustice sexiste et le machisme hégémonique. Uwaoma est une démonstration d'une prévoyance, d'un courage et d'une détermination extraordinaires. Car c'est elle qui a mobilisé les autres femmes politiques qui sont devenues des gouverneures dans leurs États respectifs. Ses efforts pour l'émancipation de son genre contrastent fortement avec les abus commis par les hommes qui profitent de la tradition pour opprimer les femmes.

Conclusion

Cette étude a examiné les aspects culturels nigériens dans Uwaoma et Le Beau Monde. Ce roman est une œuvre riche qui, à travers une approche interdisciplinaire, révèle les dérives culturelles : insultes ethniques, patriarcat, séquelles postcoloniales telles que la fragmentation identitaire, la colonialité du pouvoir et les dynamiques féministes africaines (la résilience, la solidarité et la transformation sociale). La lecture de ce roman nous a permis de voir les injustices, les inégalités, les discriminations et les exploitations dont les femmes souffrent au nom de la culture. Il a été découvert que la femme est forte et ambitieuse. Onyemelukwe propose ainsi une critique lucide de la société nigérienne et une vision d'un avenir fondé sur l'unité et l'égalité.



Ouvrages cités

- Abena, Florence Dolphyne. *The Emancipation of Women: An African Perspective*. Accra:UP, 1991. Print.
- Arndt, Susan. *The Dynamics of African Feminism: Defining and Classifying African Feminist Literatures*. Africa World Press, Inc., 2002.
- Badejo, Diedre. "African Feminism: Mythical and Social Power of Women of African Descent." *Research in African Literatures*, vol. 29, no. 2, 1998, 94–111.
- Chia, Martha. "Portrait de la femme africaine dans *La nouvelle romance* d'Henri Lopes et *Femme infidèle* de Sami Tchak." *Le Bronze*, 14, 151–171.
- Enajite, Esoghene Ojaruega. "Feminist Perspective and Intra-Gender Conflict in Tess Onwueme's *Tell It to Women*." *Journal of the African Literature Association*, vol. 6, no. 2, 2012, 197–206.
- Firestone, Shulamith. *The Dialectic of Sex: The Case for Feminist Revolution*. Bantam Books, 1970.
- Fonchingong, Charles. "Unbending Gender Narratives in African Literature." *Journal of International Women's Studies*, vol. 8, no. 1, 2006.
- Mosconi, Nicole, and Marie Paoletti. "Regards croisés sur les inégalités femmes-hommes." *Travail, genre et sociétés*, no. 38, 2017.
- Offen, Karen. "Defining Feminisme: A Comparative Historical Approach." *Chicago Journals*, vol. 14, no. 1, Autumn 1988, 119–157.
- Oyemelukwe, Ifeoma, and Pascal Bartholomew. « Une lecture masculiniste de *L'ex-père de la nation* d'Amina Sow Fall. » *Kaduna State University Journal of French (KASUJOF)*, vol. 1, no. 1, 2010, 3–26.
- *Uwaoma et le beau monde*. Zaria: Labelle Educational Publishers, 2003. Print.
- Toupin, Louise. *Les courants de pensée féministe*. Macintosh, 2003.
- Wadud, Amina. *Qur'an and Woman: Rereading the Sacred Text from a Woman's Perspective*. Oxford University Press, 1999.
- Walters, Margaret. *Feminism: A Very Short Introduction*. New York: Oxford University Press, 2005.